

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

G A S

Sans crainte, sans soucis, je ris, je suis Gascon :  
J'amuse les passants, et m'en blâmerat-en ?



C O N.

C'est moi qui déridant le front le plus sévère,  
Souvent par un bon mot apaise la colère.

## CHRONIQUE LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

VOL. I.

QUÉBEC, 12 MAI, 1858.

No. 11.

## Littérature.

## DIX MILLE GUINÉES DE RENTE.

En son âme et conscience, il déclara que Titmouse pouvait et devait leur accorder toute confiance. Cette opinion fut accueillie avec des transports de joie par Titmouse, qui n'eut pas assez de discernement pour deviner le motif d'un aussi brusque revirement dans les appréciations de son ami, et qui ne se rendit pas compte de l'effet du *post-scriptum*. De la scène tragique qui s'était passée entre eux deux, il n'en fut pas question, car Huckaback évita avec le plus grand soin d'aborder ce sujet délicat. Bref, en quittant son ami, Titmouse sentit renaître toutes ses espérances.

Néanmoins le supplice qu'il endurait chez son patron lui semblait plus cruel que jamais, bien que M. Tag-Rag semblât avoir mis un frein à ses emportements, non pas par un sentiment de regret ou de charité, mais simplement par lassitude. Il attribuait la pâleur de Titmouse à la sévère discipline à laquelle ce dernier avait été soumis depuis quelque temps au magasin ; et de plus, M. Tag-Rag voyait avec une vive satisfaction que ses autres commis paraissaient avoir imbibé sa haine contre Titmouse. Heureux de ce double résultat, Tag-Rag se contentait de lancer, de temps en temps, à son souffre-douleur des regards flamboyants. Ce fut en vain que Titmouse fit des démarches pour trouver une autre place, il lui fallut se résigner à sa présente situation. Mais que deviendrait-il en quittant son magasin ? Telle était la pensée navrante qui tourmentait son esprit. Aussi, avec quelle impatience il attendit le dimanche, se promettant bien d'aller puiser des consolations et des encouragements dans la société de son ami.

Mais cet heureux jour arrivé, Titmouse se trouva obsédé des idées les plus noires ; il fit sa toilette avec une sorte d'indifférence, lui qui naguère considérait cette occupation comme une affaire capitale.

Pendant sa promenade avec Huckaback, qui l'avait accompagné avec empressement, il se montra triste et distrait ; aucune femme, si jolie qu'elle fût, n'eut la puissance d'attirer son attention. Ils quittèrent Hyde-Parc de bonne heure et se mirent à parcourir les rues au hasard ; enfin, brisés de fatigue, ils rentrèrent chacun chez soi pour prendre un repos nécessaire.

Titmouse ne tarda pas à se coucher ; mais, obsédé de pensées mélancoliques, il se tourna et se retourna dans son lit comme un écureuil dans sa cage, sans pouvoir frôner le sommeil. A plusieurs reprises il se leva pour aller à la petite fenêtre en tabatière de sa mansarde, respirer la fraîche brise de la nuit ; mais ce ne fut qu'à l'aube du jour qu'il parvint à s'endormir. Il y avait à peu près deux heures qu'il était endormi, lorsqu'il fut réveillé en sursaut par plusieurs coups violents frappés à sa porte. Titmouse ayant passé à la hâte son vêtement indispensable, alla ouvrir et se trouva face à face avec mistress Squallop, sa propriétaire.

— Ah ! c'est vous, mistress Squallop, dit Titmouse en s'efforçant de prendre un air souriant ; comment vous portez-vous, madame ?... Prenez donc la peine de vous asseoir, ajouta-t-il en offrant l'unique chaise qu'il possédait.

— Non... car je ne suis pas venue pour causer longtemps, répondit mistress Squallop ; je viens seulement vous demander les trente chellings que vous avez promis de me payer aujourd'hui...

— Désespéré, madame... mais...

— Désespéré ou non, reprit mistress Squal-

lop d'une voix aigre, je veux être payée... et tout de suite...

— Je suis dans l'impossibilité de vous satisfaire aujourd'hui, ma bonne mistress Squallop, dit Titmouse pâle d'effroi à la seule pensée de l'orage qui allait éclater.

— Ah ! vous êtes dans l'impossibilité de me payer ! répliqua mistress Squallop contenant à peine sa fureur. Ah ! vous ne pouvez me payer !... me permettez-vous au moins de vous demander pourquoi ?

— Pourquoi ?... parce que, parce que je n'ai pas d'argent... Tenez, continua-t-il en ouvrant le tiroir de sa table... voici deux chellings... c'est tout ce qui me reste... prenez-les.

— Vous êtes un imposteur ! s'écria mistress Squallop en frappant sur la table avec une vigueur qui fit voler en l'air tout ce qui s'y trouvait... Ah ! continua-t-elle en donnant un libre cours à son courroux, ah ! vous avez l'imprudence de me dire que vous n'avez que cela... Eh bien ! je vous dis que vous êtes un gueux... un polisson !... Voyez donc ce dandy du dimanche, qui n'a pas de quoi payer son loyer, et qui s'achète des chaînes, des épingles, des gants, des cannes, des épérons !... Vous n'êtes qu'un escroc... un filou... vous volez la veuve et l'orphelin, car vous me volez, moi qui ai six enfants... tandis que vous trouvez moyen de vous vêtir comme un lord-maire !... Tenez, je suis honteuse d'avoir pour locataire un gueux tel que vous, avec toutes vos nippes, vos oripeaux et vos cheveux couleur de carotte !

— Je vous engage à ne pas répéter ces injures, mistress Squallop, répartit Titmouse d'un air menaçant.

— Ah ! vous ne voulez pas que je vous les répète !... Ah ! ah !... Escroc ! filou !... cheveux couleur de carotte !...

Vous croyez que je vais me gêner pour vous dire ce que j'ai dans le cœur.... dans ma maison? Vous êtes un infâme brigand, un menteur.... et rien que votre nom infecte la cour et les escaliers!.... Quand je pense que vous avez esroqué ce pauvre diable le tailleur, qui a des enfants et une femme malade!.... Mais, je ne le souffrirai pas.... et je veux d'abord avoir mon dû.... sinon, je vous livrerai à la justice."

Et tout en versant ce torrent d'injures, mistress Squallop n'avait cessé de tenir ses poings fermés sous le nez de son malheureux locataire.

"A quoi bon tout ce bruit, mistress Squallop? dit doucement Titmouse complètement étourdi.

—Je n'ai que faire de vos politesses, dandy du diable... je veux être payée... voilà ce que je veux!.... Vous portez sur votre dos et à votre doigt le prix de mon loyer... je vous arracherai tout cela, vous pouvez y compter.... Je suis lassé de vos turpitudes, et je vais vous mettre à la porte. Mais d'abord, je veux être payée, m'entendez-vous??"

Le pauvre Titmouse tremblait violemment; ses lèvres avaient des frémissements convulsifs, et les larmes qui l'étouffaient finirent par déborder sur ses joues.

"Vous pouvez bien pleurer et gémir à votre aise, reprit mistress Squallop; croyez-vous donc que je ne pleure pas aussi, moi, quand je vois mes pauvres enfants manquer de tout?..."

—Au moins il leur reste une mère.... une, bonne.... une excellente mère qui prend.... soin d'eux, dit Titmouse en sanglotant; mais, depuis vingt ans...., personne au monde.... ne pense à moi...., ne s'occupe de moi.

—Si vous aviez encore vos parents, répliqua mistress Squallop en baissant le ton, ils vous empêcheraient du moins de faire toutes vos extravagances de dandy...., et cela, aux dépens de votre propriétaire.... Vous savez bien que je ne dis que la vérité, ajouta-t-elle en prenant un tout autre accent, car elle savait que Titmouse était orphelin, et son cœur de mère s'apitoya à cette pensée.

Titmouse sanglota de plus belle.

"Il ne s'agit pas de pleurer comme un enfant, reprit mistress Squallop commandant à s'attendrir; ce n'est pas avec vos larmes que vous me payerez.... Voyons, comment me payerez-vous?"

Titmouse, à demi suffoqué par ses sanglots, se tourna pour cacher son émotion.

"Ainsi, vous refusez de répondre...., de dire un seul mot à une femme que vous avez traité si outrageusement? dit mistress Squallop en s'efforçant de reprendre un ton sévère.

—Je...., je.... ne puis.... parler, balbutia Titmouse d'une voix étouffée.... Je sens que.... je vais.... me trouver mal.... Tout le monde.... me haït!.... Hier, toute la journée...., j'ai fait des courses en ville pour mon patron...., et je n'ai pas mangé une seule.... bouchée de pain.... Ah! ah! je voudrais être mort!.... Tenez, madame, continua-t-il en poussant du pied ses vêtements tombés au pied du lit....; tenez...., prenez tout cela...., bientôt je n'en aurai plus besoin!"

Pour le coup, mistress Squallop n'y tint plus; à son tour, elle se mit à pleurer et à essuyer ses yeux avec le coin de son tablier, sans prononcer une parole. Son cœur lui reprochait d'avoir traité si rudement un pauvre garçon réduit au désespoir.

"Allons, allons, monsieur Titmouse, dit-elle d'une voix compatissante après quelques instants de silence; ne vous occupez plus de moi...., je suis une femme sans éducation, et j'en dis souvent plus long que je ne devrais...., et puis je me monte si facilement!.... mais, mon Dieu! je ne voudrais pas, pour tout l'or du monde, vous faire le moindre mal.... Vous me payerez quand vous pourrez.... Allons!.... ne pleurez plus, mon pauvre garçon.... Mais, j'y pense!.... vous n'aviez pas mangé....; voulez-vous que j'aille vous chercher quelque chose...., un peu de pain et de fromage...., un peu de bière?.... C'est tout ce que nous avons eu pour souper hier soir!"

—Non, merci...., je ne.... pourrais pas manger, répondit Titmouse dont les sanglots ne discontinuaient pas.

—Si, si, je veux que vous mangiez....; attendez-moi...., je remonterai dans un instant."

Cela dit, elle descendit rapidement les escaliers pour aller chercher des provisions. Au bout de quelques minutes, elle revint tout essoufflée, et plaça sur la table un gros morceau de pain, un plat de légumes, du fromage et une pinte de bière.

"Mangez, mangez cela, monsieur Titmouse, dit-elle; c'est de bon cœur que je vous l'offre.

—Oh! que vous êtes bonne, mistress Squallop, répondit Titmouse en jetant un regard affamé sur les provisions; mais...., je le sens...., je ne ne pourrai rien manger. Essayez toujours...., je ne sortirai pas

d'ici sans vous avoir vu prendre quelques bouchées....; ne soyez pas honteux, monsieur Titmouse.... Allons! je vois que vous ne voulez pas manger devant moi.... Eh bien! je m'en vais.... Bonjour, monsieur Titmouse."

Sans attendre les remerciements de son locataire, mistress Squallop se hâta de sortir de la mansarde, et descendit les escaliers d'un pied comparativement léger, car il lui sembla qu'elle venait de se soulager d'un poids qui pesait douloureusement sur sa conscience.

"Ignoble brute! abominable vipère! dit Titmouse dès qu'il eût avalé la dernière bouchée de pain dont il était redevable au bon cœur et à la charité d'une pauvre femme. La vieille hypocrite!.... Mais je ne suis pas sa dupe....; j'ai deviné son intention de me faire vendre ma bague et ma chaîne pour être payée de son excrécable mansarde....; plus souvent!...."

Tout en se livrant à ces réflexions odieuses d'ingratitude, Titmouse s'habilla, puis sortit pour se rendre à son magasin, en ayant soin de traverser la cour avec toute la célérité possible, afin de ne pas être aperçu par le tailleur du rez-de-chaussée. Ce jour-là, M. Tag-Rag, comme s'il se repentait d'avoir accordé quelque répit à Titmouse, le traita fort brutalement.

"Votre mine me déplaît souverainement, monsieur, lui dit-il dans le courant de la journée, et sans aucun motif plausible; et je vous avertis que si cela continue, je n'hésiterai pas à vous donner immédiatement congé; nous verrons si vous trouverez aisément un autre emploi, monsieur!.... Votre air et vos manières seront pour vous une excellente recommandation; et même, à votre place, je demanderais un salaire plus élevé! vos talents valent le double de ce que je vous donne."

Titmouse resta silencieux.

"Ah! vous ne me répondez pas, monsieur, reprit Tag-Rag d'un ton de plus en plus aigre; je vous trouve bien impertinent de ne pas me répondre, quand je daigne vous adresser la parole!"

—Que voulez-vous que je vous réponde? dit Titmouse en poussant un profond soupir.

—Je voudrais bien voir que vous me répondissiez!.... Voyons...., essayez!.... un mot...., un seul mot, et je vous chasse de ma maison!.... Allons, monsieur, ne voyez-vous pas cette dame qui vient de votre côté?.... Servez-la, et n'oubliez pas que j'ai les yeux sur vous."

(A. Continuer.)

## Le Gascon.

QUÉBEC, 12 MAI, 1858.

## Chronique Parlementaire.

Le ministère va-t-il tomber ? Le ministère va-t-il vivre encore longtemps ? Voici les deux grandes questions pour le moment. *Le Pays*, *le National* veulent absolument qu'il soit à l'agonie, et *le Courrier*, *la Patrie*, *le Canadien*, nous le montre gros et gras, ayant bonne envie de vivre. Pour nous, nous croyons qu'il n'est pas aussi près de sa chute que le veulent les démocrates, et en même temps qu'il n'est pas aussi en bonne santé que le pensent les ministériels. Cependant, nous laisserons la question se débattre entre *le National* et *le Canadien*. Celui-ci, il y a quelques temps, semblait désespérer de sa cause, il commençait à se lamenter un peu sur la courte durée des choses humaines, mais, cependant, quelle que fut le destin, il paraissait vouloir l'accepter de bonne grâce, et soutenir de son mieux le ministère futur. Mais cela ne nous regardé pas, chacun a ses intérêts.

Que le ministère soit à l'agonie ou bien vivant, il n'en est pas moins vrai que le *bill* de monsieur Rose, sur l'usure, a subi sa seconde lecture, et, comme l'assurent plusieurs hommes d'expérience, est passé à l'état de loi, car disent-ils, la seconde lecture faite, la troisième vient comme par surcroît. Plusieurs membres, dit-on, ont voté pour la seconde lecture de ce *bill*, pour ne pas déplaire aux ministres, ils étaient dans la ferme conviction que ce *bill* était contraire aux intérêts des Bas-Canadiens, surtout à ceux de la campagne, mais cependant M. Cartier et Cie, ont eu une telle influence sur eux, qu'ils leur ont fait préférer les bonnes grâces du ministère à leur propre conscience. Voilà une belle manière d'agir, et nous sommes sûrs que les constituants de ces députés leur feront des éloges, leur voteront des remerciements pour leur manière d'agir aux prochaines élections.

Ils s'en est guère manqué que M. Benjamin ne subit une défaite sur sa mesure, relativement à l'incorporation des Orangistes. Cinquante-un membres votèrent en faveur, et cinquante-un contre, M. l'Orateur appelé à donner son vote, le fit en faveur des Orangistes, et ce *bill* reçut sa première lecture. Mais la seconde, grâce à M. Cauchon, a été remise à six mois.

Au premier rang de ceux qui votèrent pour l'incorporation des Orangistes, on

remarque M. Alleyn. Ah ! M. Alleyn, il paraît que vous êtes un grand catholique, et par-dessus le marché, un grand patriote. Comment, vous saviez par expérience que les Orangistes sont les ennemis acharnés des catholiques, vous saviez qu'ils ont juré de marcher dans le sang des chrétiens jusque au-dessus du pied, vous saviez que les Orangistes sont les plus grands ennemis de la race Irlandaise catholique, et vous êtes de cette nation, vous saviez qu'à la première occasion ils massacrent vos compatriotes, et vous allez voter pour l'incorporation d'une telle société, ah ! l'homme aux quinze mille votes, vous faites bien votre devoir, vous montrez un bel attachement à votre religion et à votre nationalité.

## Le Centième.

Enfin le régiment sans égal a mis le pied sur le sol hospitalier de Québec ! quel guignon ! nous nous attendions à voir des hommes un peu embarrassés dans le costume militaire, ayant l'air un peu gauche, et n'étant pas des modèles de conduite et de retenue.

Mais qu'avons-nous vu ?

De véritables monstres en maillottes dans des habits sales et froqués, des figures patibulaires, encadrés dans un je ne sais quoi qui s'appelle chez eux *chevelure* et *barbe*, enfin, nous ne pouvons rien imaginer qui soit plus hideux, plus repoussant, et en même temps plus comique que les soldats du Centième.

Et il faut voir leur démarche ! Encore s'ils se contentaient de marcher comme des marionnettes, mais on les rencontre le plus souvent en pelotons (les amis se sont vite dans un régiment), et c'est une véritable étude de mœurs que de les observer. Nous avons vu l'autre jour deux de ces *arlequins* qui se tenaient par la main, précisément comme deux enfants timides qui craignent de se séparer.

Ah ! les impayables !

## Encore une dispute.

Il y a à peine quinze jours que *le Courrier* a cessé une dispute avec *le National*, de ces disputes comme ils en ont toujours, qu'une autre va recommencer. On dirait que *le Courrier* ne pourrait vivre sans engendrer querelle au *National* ou au *Pays*. Un malheureux article du *National* sur la politique et le clergé va encore lui attirer une foule de remontrances philosophiques, et donner au *Courrier* l'occasion de répéter ces innombrables axiomes dont sa besace est pleine. Allons, les armes aux mains et vite

frappez, frappez fort et justo en même temps. Mais malheur au *National* si *le Courrier* se fait philosophe, il va se faire assommer de la bonne façon.

## "Le Canadien" puffiste.

Ce titre ne vous paraît pas extraordinaire, lecteurs, car *le Canadien* est un grand amoureux du *puff* ; oui, pour vous qui ne lisez que les éditoriaux du *Canadien*, cela ne vous paraît pas bien extraordinaire que *le Canadien* soit puffiste, mais pour nous qui lisons depuis la première ligne de la première page, jusqu'à la dernière ligne de la quatrième page, ce titre a pour nous un autre sens.—Mais quoi ! j'admets bien que les éditoriaux du *Canadien* soient assez remplis de *puff*, surtout lorsque quelque ministre propose une mesure, mais je ne vois pas d'autre chose, j'ai beau mettre mes lunettes, je n'y vois pas d'autre *puff*.—C'est peut-être parce que vos lunettes sont pour un myope et que vous êtes presbyte.—Cependant, regardez bien ce petit paragraphe, en petits caractères, sur la première page, intitulé ABONNEMENT, n'y voyez-vous pas " *le Canadien* est imprimé, etc., etc., et paraît tous les jours pendant la saison des affaires."—Ah, oui, j'y suis, mais c'est pour avoir plus d'abonnés.—C'est bien, mais ce n'en est pas moins du *puff*.

## "Une guérison du Docteur Tumblety."

L'autre jour un de nos amis voulant jouer au docteur Tumblety un tour de Gascon ou de Normand, comme vous voudrez, s'habilla avec une recherche inaccoutumée. Il chaussa des pantalons d'un drap, ma foi, si brillant, qu'il eût pu éblouir un autre que le docteur naturel, il endossa un habit du même genre, et n'oublia pas une canne à pomme d'argent que son père avait eu en héritage, enfin une véritable canne à la Louis XIV. Puis il sort, se rend rue St. Louis No. 21, et sonne en véritable gentleman; aussitôt un portier s'empresse d'ouvrir et de se placer dans un angle du corridor; le chapeau bas: "Est-il possible de parler au docteur Tumblety ?—Oui, Excellence, si vous voulez entrer dans le salon ici près. Le domestique d'ouvrir une porte et de s'éclipser pour laisser passer son excellence. Puis en fermant la porte, "Je vais avertir le docteur que son excellence l'attend." D'un signe de tête notre ami le congédie. Alors, comme probablement le domestique en avertissant la nature médicinale, ne manquerait pas de faire valoir l'air tout-à-fait noble et riche du visiteur, celui-ci certain d'un laps de temps

exigé par l'étiquette, choisit la meilleure place possible pour paraître. Ayant découvert ce qu'il cherchait, il approche un fauteuil d'une fenêtre où le soleil dardait tous ses rayons, s'assoit en vrai Yankee, éloge les jambes afin de mieux faire paraître l'éclatant pantalon, place sa canne de manière que la pomme réfléchisse la plupart des rayons que le soleil se plaisait à lancer dans cette fenêtre. En ce moment il faisait envie, et il aurait ébloui un autre que le docteur Tumblety; aussi lorsqu'il entra, fut-il si décontenancé qu'il faillit perdre le sérieux et le désintéressement qu'exigeait sa position comme médecin; il fut près de bondir sur la canne pour enlever au moins le bouton d'argent qui la garnissait, mais notre hardi coureur l'arrêta d'un seul mot. "Est-ce au docteur Tumblety que j'ai l'honneur de m'adresser." Après une minute de silence pendant laquelle le docteur avait remis ses esprits, "oui, dit-il, à lui-même."—Alors, monsieur, veuillez m'écouter quelques instants. Prenant un siège, le docteur concentre toutes ses facultés naturelles en son oui, pour prêter une plus grande attention à une consultation qui paraissait payer si largement. Docteur, reprend notre ami, je sais que vous êtes un célèbre médecin. Hier je trouvai sur ma table une longue liste de certificats qui vous donnaient les plus grands éloges. J'ai eu recours à tous les médecins de Québec pour me guérir d'une "dyspepsie chronique," mais tous ont échoué, aucun n'a pu encore me soulager. Si vous pouviez me délivrer de cette maladie, la récompense serait énorme. Et il appuya sur ces mots. —Vous avez bien fait, monsieur, de vous adresser à moi: Je me rappelle avoir guéri un Edward Gethings qui depuis quinze ans était attaqué de cette maladie. Pourriez-vous me dire depuis quel temps cette dyspepsie vous a attaqué?—Depuis trois ans — Alors la guérison ne se fera pas attendre. Ce soir j'enverrai un domestique porter les remèdes; pourriez-vous me donner votre adresse?—Cela est inutile, j'enverrai une voiture ce soir. Comme notre ami s'apprêtait à sortir, le docteur le retint pour quelques instants, puis ayant frappé sur un timbre, une servante apparut dans l'entre-baillement de la porte. *A bottle of wine with two glasses.* Un instant après, la même domestique apparut avec les objets demandés. Le docteur remplit les deux verres à plein-bord et en offre un à notre ami. A votre santé cria le docteur transporté de joie d'avoir un malade aussi riche. A vos médecines naturelles! hurla le malade, exalté de pouvoir

boire du champagne sans payer. Puis après quelques instants, notre ami voyant qu'il ne pouvait tenir son sérieux plus longtemps, et que le champagne commençait à faire effet, saisit son chapeau et ses gants, salua le docteur, et se sauva.

On dit que le docteur attendit jusqu'à onze heures du soir la visite de son excellence, comme disait le domestique. Mais ni voiture, ni domestique ne parut; et le docteur en fut pour ses frais de consultation et de champagne.

—\*—\*—

#### Le Marche' du Cul-de-Sac.

On nous a informé que vendredi prochain, le Marché du Cul-de-Sac sera prêt et que l'on commencera ce jour à y installer les bouchers. Vous comprenez qu'ils n'y seront pas trop à leur aise, surtout pendant la tempête, et qu'il leur faudra prendre le temps tel qu'il vient. Pourtant ils n'auront pas plus à souffrir qu'auparavant; l'ancien marché n'est pas des plus commodes, surtout lorsqu'il il y a beaucoup de vendeurs et d'acheteurs.

On parle aussi de la Halle; mais quand sera-t-elle prête? Nous ne le savons pas trop. Madame la Corporation a bien pu se procurer d'assez belles pierres pour £25: pourra-t-elle maintenant faire construire pour le même prix. Oh! non: rien de plus certain. Il ne s'agit plus de faire dégringoler les colonnes et les pierres toutes préparées du Parlement, vendus par charité, il s'agit d'élever, et Madame la Corporation ne s'y entend plus.

Madame la Corporation ne sait faire qu'une chose, (et je vous assure qu'elle le fait passablement bien,) c'est de voter un vingt-cinq ou trente louis, quelques fois même quelques sous de plus, en faveur de certains membres.

Elle sait aussi augmenter mal à propos le salaire des hommes de police, lever des taxes exorbitantes sur le compte des malheureux charetiers, etc., etc.

Voilà ce qu'elle comprend parfaitement. Mais ce n'est pas tout: elle est d'une négligence remarquable; elle ne fait point réparer les mauvais trottoirs de la rue St. Jean, ça lui empêcherait peut-être de faire des politesses à ses membres.

Pour la Halle à construire, patience! patience! ça viendra; patience et encore patience! c'est une vertu qui peut vaincre les plus grandes difficultés. Et puis, la pierre est rendue, les maçons ne sont pas rares, tout ira bien: s'il se trouve quelques petits contre-temps, ce ne peut être que de

la part du trésor qui n'est pas toujours rond d'argent. Mais ce n'est encore rien; on lèvera des impôts. Qu'est-ce qu'un dix schelings pour un citoyen, un dix schelings par année? Belle bagatelle!!!

—\*—\*—

Les Fantasques veulent absolument que l'Observateur et nous ayons frappé dans l'ombre. Pour l'Observateur, nous avons nos raisons pour ne pas dire s'il a frappé juste ou dans l'air, mais pour nous nous sommes certains d'une chose, c'est que si nous avons frappé dans l'air, comme il le veut absolument, il ne le défendrait pas aussi obstinément. Une fois pour toutes, nous avons puisé nos renseignements à bonne source, et à si bonne source que même c'est un des collaborateurs du *Fantasque* qui nous a si bien instruits. Cela nous rappelle une phrase échappée à un des rédacteurs, et que nous eueillîmes sans la moindre indiscretion de notre part, en passant près de ces messieurs. Voici textuellement; pourquoi donc, indiscret, as-tu été nous nommer, tu vois bien qu'à présent, si nos noms sont connus, nous allons nous faire bafouer, nous qui faisons les moralistes, à la manière du *Courrier*. Ah! indiscret.... C'est tout ce que nous entendîmes; c'était assez, non pas pour nous confirmer dans nos avancés, nous l'étions déjà, mais pour nous montrer à un plus grand jour le caractère de messieurs les Fantasques.

Naturellement, ces MM. portent la moustache bien relevée, et ils en donnent des preuves dans leur dernier numéro. "Allez, disent-ils, MM. les Gascons, nous ne sommes pas des bambins comme vous."

Ah! les fats!

—\*—\*—

#### Le "Charivari."

Tel est le titre d'un nouveau journal satyrique qui est paru lundi. Sa devise est celle-ci:

"Devant charivarisier tout le monde."

Il a déjà commencé à bien jouer son rôle de charivarisier. D'abord, il adresse au *Fantasque* une tirade des plus impitoyables. Nous n'entreprendrons pas de le juger aujourd'hui, de lui faire son caractère, si vraiment il en a un. Cependant, nous pouvons assurer qu'il sera malin, et des plus malins possible. Voyez comme il ne se gêne pas de mordre tout le monde, principalement le *Fantasque*, le *Gascon*, l'*Observateur*. Il n'y a pas jusqu'aux gros messieurs les ministres qu'il voudrait faire passer pour des gros Jean.

Il n'est pas comme le *Gascon*, qui ne veut être ni bleu, ni rouge, ni clairgriit, qui ne

veut être que lui et non un autre : il n'est pas un être comme le *Fantasque* qui est bleu comme la *poule à Simon* : il est rouge, tout simplement, et rouge parcequ'il aime les rouges et n'aime pas les bleus.

Voilà ce qu'il a déclaré lui-même dans son prospectus. Mais parcequ'il est rouge, cela ne veut pas dire qu'il aime tous les journaux rouges ! pas du tout. L'*Observateur* n'est pas son meilleur ami à ce qu'il paraît. Le *Charivari* lui consacre une colonne qui ne marque pas trop d'amitié pour ce compère.

Les écrivains qui rédigent cette feuille sont très-célèbres dans la grammaire française. Ce sont M. La Voyelle et Dlle La Consonne, tous deux bons amis depuis bien des années et qui devraient l'être éternellement. M. La Voyelle et Dlle La Consonne peuvent, par une *harmonieuse union*, nous donner d'agréables pages de lecture sur le *Charivari*. C'est ce qu'ils ne font que bien peu ; car, à lire ce journal, on dirait qu'ils se font une guerre désastreuse, plutôt que de se préparer à une sainte et valide *union*.

Lorsque nous l'avons lu, nous nous sommes dit : voilà un rival pour le *Fantasque*. Ils sont la même *grosscur*, du même style, de politique opposée, enfin, c'est ce qu'il faut pour amuser Sa Majesté Fantastique. Peut-être ce nouveau venu l'empêchera-t-il de forger de hideuses colomnies contre Louis Michel Darveau, comme elle l'a fait dans son dernier numéro, au grand scandale de toute personne bien née.

Pour la petite salade qu'il veut faire prendre au *Gascon*, assurément nous ne le remercierons pas, quoiqu'en naturellement nous soyons nous enfants envers tout le monde. Qu'il nous dise autre chose, alors nous lui dirons *merci*.

Foi de Gascon, nous croyons vraiment que maître *Charivari* est misanthrope ; il n'aime personne.

—+\*+—  
Avis.

Nos lecteurs pourront voir dans notre présent numéro que l'annonce de MM. Gosselin & Larue diffère un peu de celle que nous avons publié dans notre dernière feuille. Tout en demandant à ces MM. mille excuses pour avoir changé entièrement ce qu'ils voulaient faire annoncer, nous aimons à en donner les raisons au public, et surtout aux abonnés aux bains de MM. Gosselin & Larue, qui ont dû certainement être induits en erreur. Cette annonce nous a été donnée avec plusieurs autres renseignements, et comme elle l'avait été verbalement, nous

avons par inadvertance, écrit à notre typographe une annonce contraire aux intérêts de MM. Gosselin & Larue.

Nous prions donc nos lecteurs, qui sont abonnés aux bains de ces MM., de se ressouvenir que leur démission ne peut plus être acceptée pour cette année, et que le versement doit se faire le ou avant le quinze du mois de Mai.

Nos remerciements à qui de droit pour l'envoi du Rapport du Maître Général des Postes pour 1857.

Nous publions la correspondance de M. St. Jean telle que nous l'avons reçue, il en prend la responsabilité puisqu'il signe son nom en toutes lettres, car, pour nous, nous ne craignons pas de dire que nous n'aurions pas pris la responsabilité de cet écrit sans le corriger, car il y a des phrases qui sont très-difficiles à digérer.

Nos correspondants sont priés de nous passer désormais leurs écrits un peu plus tôt.

Les Héros du Caremo.

Lecteurs, nous vous offrons aujourd'hui l'histoire la plus intéressante que puisse nous fournir deux amants désespérés.

Nos héros, à jamais illustres dans la mémoire des belles, demeurent à soixante-huit lieues de Québec, dans une paroisse ayant nom, St. Henri de Mascouche. C'est la campagne de Montréal qui possède ces poétiques amants.

Il y avait déjà longtemps que les deux amoureux brûlaient de la flamme la plus vive et dépérissaient de jour en jour, lorsque l'impitoyable carême vint encore ajouter à leurs petites misères. Ils jeûnaient tous deux ; mais l'amour ne jeûne pas.

Un jour, M. Y\*\*\* va trouver son ami M. M\*\*\* (ce sont les noms de nos héros) pour lui parler d'affaires. Ils entrent tout de suite en conversation ; parlent de celle-ci, de celle-là, comme c'est ordinairement la coutume des galants.

M. Y\*\*\* dit à son ami :

—Qu'est-ce qu'on dit de Dlle B\*\*\* ?

—Toute sorte de bonnes choses.

—Puis toi comment la trouves-tu ?

—Bien passable, un peu badine.

—Tiens, je voulais t'en parler : il y a longtemps que je tente sur cette petite-là : elle a assez bonne mine, et une jolie bourse, n'est ce pas ?

—Oui, c'est une bonne prise, dit M. M\*\*\*

La conversation fut des plus intéressantes, et l'on conclut ainsi en faveur de T\*\*\*

—Si tu as pour cinq sous de finesse dans la cervelle, tu l'auras : elle est *approchable*. Qui sait, elle sera peut-être bien fière de t'avoir.

M. M\*\*\* dit à son tour :

—Puisque tu m'as l'air si franc, T\*\*\* je te devrai quelque chose aussi ; mais que ça ne sorte pas de ta bouche ; car tu sauras ce que c'est qu'un ami *reviré* en ennemi.

—Ne crains rien, je t'assure que je puis serrer les dents et les serrer pour longtemps. Et puis quand bien même je le dirais, tu pourrais bien me faire la même chose. Ainsi n'aies pas peur.

—Et bien, continua-t-il, j'en aime une aussi, moi ; et je crois que ça pourrait bien être un peu rude pour en approcher ; mais voilà le printemps, je vais m'acheter des habits neufs avec un petit livre de *compliments* : ça pourra peut-être aller un peu ensuite.

—Ah ! mais tu l'as dit, M\*\*\* j'espère que tu me le prêteras ce livre. La *mienna* est savante, savante : je pourrais bien apprendre avec profit trois ou quatre chapitres de *compliments*, surtout pour faire l'entrée.

—Le diras-tu ?

—Quand je t'ai déjà dit que non.

—Mais encore : donnes-moi ta parole d'honneur.

—Ma parole ! dit M. T\*\*\*

—Bien voyons, c'est la fille de M. G\*\*\* qui est encore au couvent.

—Foutre, tu ne la choisis pas trop mauvaise.

—Oui, vois-tu, j'ai besoin de bien m'y prendre.

Là, ils s'arrêtèrent comme pour réfléchir.

Ils parurent longtemps plongés profondément dans la méditation, se regardant tour à tour, comme pour lire sur la figure de l'un et de l'autre ce qu'il pensait : aussi pour s'assurer si ce ne serait pas quelque tour.

Enfin, M. T\*\*\* entra en conversation :

—Notre curé, comme tu sais, nous a parlé du mariage. Ce qui m'a frappé le plus, c'est quand il nous a dit que pour avoir une bonne femme, il fallait la demander par des prières ; puis as-tu vu le gros livre qu'il avait dans les mains ; as-tu pris garde comme il nous a parlé d'un mariage... là ?

—Oui, j'y ai bien pris garde, et j'étais prêt à y aller pour me faire expliquer au long comment il fallait s'y prendre.

—Si tu veux dire comme moi, M\*\*\* faisons un essai.

—Faisons.  
—Es-tu capable de rester trois jours sans manger ?  
—Pourquoi ?  
—Je te demande si tu es capable ?  
—En me forçant, c'est clair.  
—Moi aussi. Puisque tu veux dire comme moi, nous jeûnerons trois jours, Jendi, Vendredi et Samedi. Après ça, nous ferons nos Pâques dimanche au matin.  
—Qu'est-ce que ça va nous donner ?  
—Une femme.

—Comme ça, oui, c'est fait. Tu m'as l'air de bien faire les choses, mon cher. A dimanche... J'irai la voir, sois-en sûr. Si je casse ma pipe, j'irai ailleurs.

—Moi, je ferai comme toi, dit T\*\*\*

Nos deux jeunes gens jeûnèrent, prièrent, assistèrent aux offices, sans y manquer. Enfin, le dimanche venu, ils vont faire leurs pâques avec grande dévotion.

Ils étaient chiffonnés tant et plus ; maigres faibles, pâles ; à peine pouvaient-ils rouvrir les yeux. De plus, ils avaient fait le repas le plus copieux que l'on puisse imaginer, et, leurs estomacs privés de nourriture depuis si longtemps, avaient peine à digérer les énormes morceaux de lard dont ils les avaient impitoyablement chargés.

N'importe, ils partent tous deux pour faire une excursion chez leurs belles. Comme on dit familièrement, on aurait pu voir les rayons du soleil à travers leurs flancs amincis.

M. M\*\*\* se dirige vers le couvent dont les portes lui sont ouvertes sans difficulté. Il demande la fille, fait des arrangements assez favorables, et, bien disposé d'y revenir, il retourne à la maison, impatient de faire connaître de si heureuses nouvelles à son ami.

Quant à l'autre, voici :

Il va rendre sa visite à Dlle. B\*\*\* qui n'en avait nullement besoin. D'ailleurs, cette jeune demoiselle avait tout su et elle était bien déterminée à jouer son rôle.

M. T\*\*\* n'avait pas oublié d'emprunter le petit livre de *compliments* appartenant à son ami. Entré chez sa belle, il causa beaucoup de plaisir, moins encore par ses belles mines (car il était roide comme un bâton,) que par de son extrême maigreur et de son air hébété.

Le moment critique arrive enfin. Notre cavalier glisse doucement sa chaise à côté de Dlle. B\*\*\* et si doucement que l'on ne s'en serait jamais aperçu, si ses manières tout-à-fait drôles n'eussent pas continuellement attiré les regards de la compagne.

Il était en peine ; car il avait entièrement

oublié son chapitre de *compliments*, tant il se trouvait intimidé. Il coule habilement sa main droite dans la poche de son habit pour en retirer le *livre*, puis, l'entrouvrant, il met son doigt à la page marquée pour ce jour-là, place le livre ainsi entr'ouvert à l'ombre de sa cuisse, et, regardant de temps en temps les dames et messieurs qui l'entouraient, d'autres fois les paragraphes de son chapitre, il essaye de le lire. Mais il hésitait tellement que la demoiselle ne pouvait rien comprendre. Elle riait de si bon cœur ! et son amant était si troublé, si occupé !

Lorsque le temps de répondre arriva, la fille lui dit simplement qu'il était trop maigre, qu'il aimait trop à jeûner, et que son congé lui était donné très volontiers.

Ainsi se terminèrent les aventures de nos incomparables HÉROS DU CARÈME.

Nous avons appris cette histoire d'une source authentique ; nous la donnons au public en l'assurant que c'est la vérité, et la bien triste vérité.

### Correspondances.

MM. LES COLLABORATEURS,

"Les délicats sont malheureux,  
rien ne saurait les satisfaire."

Lafontaine en écrivant ces deux vers avait grandement raison.

Il parlait avec connaissance de cause, et ses fables qui ridiculisaient certains personnages du temps, lui avaient montré qu'en effet les *déliçats* sont malheureux.

Eh bien ! qui le croirait, à Montréal on s'est fâché *tout rouge* et *tout bleu* en lisant une dernière chronique.

On n'aime pas, voyez-vous, à connaître un peu ses propres défauts.

La famille générale que j'annonçais a ému les âmes charitables.

On s'est mis à l'œuvre et l'on s'est dit :

"Si la disette ne disparaît pas complètement, du moins elle diminuera de beau-coup."

Les journaux ont surtout pris à tâche de faire disparaître la faute que je leur reprochais, vu qu'elle était plus connue.

Voyons comment ils y ont réussi.

"*La Patrie*" a publié une critique à la *vérité peu littéraire* de l'héroïne de Chateauguay.

On voyait que le *bouçhier* du journal n'avait pas su *assaisonner* le morceau.

L'expérience est le fruit des années, et on doit pardonner aux novices.

"*Le Pays*," il peut le dire, s'est montré admirable, (ce qui arrive peu souvent) dans

son article, contre le ministère à propos du fameux bill des Orangistes. Malheureusement il n'a pas été admiré.

"*La Guêpe*" qui n'était rien la semaine dernière, est beaucoup aujourd'hui sous le rapport du..... *format*.

Elle a été forcée malgré elle de retrancher ces mots : Journal qui pique. On sait pourquoi.

Au lieu de piquer elle s'est fait l'écho de Montréal.

C'est un peu prétentieux, mais peu importe, c'est pardonnable, car l'on sait que *l'écho* sera assez triste et assez sonore.

La devise qu'elle ne pouvait justifier a été enlevée. Nouveau progrès.

Après avoir longtemps *bourdonné*, Madame la *Guêpe* a aperçu, à ce qu'il paraît, dans Lafontaine (qu'elle avait toujours cordialement dédaigné,) vu qu'il lui avait donné

parfois des réprimandes un peu vertes, elle a découvert, dis-je, une fable dont elle s'est appropriée le titre. *Gare aux plagiaires*.

Elle a pris sa devise en latin. Ecoutez :

{ *Apes et pueli.*  
 { *Vespa jupicio.* }

Les Frêlons et les mouches à miel.

La *Guêpe* étant juge.

La place n'est pas mal choisie.

Reste à savoir si ses lumières répondront à ses prétentions.

Lafontaine, dit un des écrivains du *Guépien*, faisait parler spirituellement les bêtes.

Or, Lafontaine est mort, et comme il ne s'en trouve pas un, qui puisse le remplacer parmi les rédacteurs de *l'Echo*, nécessairement les bêtes vont être condamnées à rester bêtes. La position n'est pas heureuse pour Madame la *Guêpe*.

*L'Institut Canadien*, pour montrer qu'il ne manquait pas de membres, en a admis 30. Mais il faut remarquer qu'il y en avait déjà quinze qui faisaient partie de l'association.

Elle a élu pour un président un Roy (roi.) La démocratie est évidemment en baisse.

A propos d'Instituts, je suis heureux de pouvoir vous annoncer la naissance de *l'Institut Canadien Français*.

Cette association veut être canadienne-française et veut de plus parler français.

S'il fallait en juger par les discours qui ont été prononcés à la première séance, on en aurait un bien triste, car notre langue a eu de *terribles moments*. Mais le commencement ne dit pas la fin. En conséquence, attendons encore, pour porter un jugement définitif.

Enfin, MM. les Collaborateurs, le Cabinet de Lecture a montré qu'il avait encore des lecteurs.

Mardi passé deux orateurs sont montés à la tribune. L'un nous a prouvé par des arguments invincibles une chose que tous ses auditeurs admettaient.

L'autre nous a transporté *tant bien que mal* sur le Vésuve. Peu s'en est fallu qu'il nous y laissât. On le sait, il y en a beaucoup qui y auraient perdu sous le rapport de la blancheur.

Voilà les résultats de ce réveil intellectuel.

Ils ne sont pas trop brillants ni trop rapides. Mais le proverbe dit : qui va doucement va loin. A voir la marche de nos gens de lettre, on est certain qu'ils iront bien.

Je le leur souhaite avec le plus grand plaisir.

N. D.

Montréal, 7 Mai, 1858.

— \* \* \* —

#### M. LES COLLABORATEURS,

Je suis grandement étonné que M. le *Fantastique* se permette de dire que je me suis vanté d'être un des collaborateurs de cette charmante petite feuille. Je vous assure, messieurs, que je n'ai jamais eu de telles prétentions. Je ne suis qu'un étudiant en droit, et je préfère néanmoins, ma position à celle des Collaborateurs du *Fantastique*. Mon peu d'expérience et de talents ne me permettrait pas d'ailleurs d'aspirer à un tel honneur. Mais tout ignorant que je puis être, au dire du *Fantastique*, je me respecte trop pour me vanter de rédiger cette jeunesse fantastique.

Quand à mes lectures, si je n'ai point répondu, lorsqu'un correspondant du *Fantastique* s'est permis de me colonnier, en disant que j'avais copié mes lectures dans le *Repertoire National*, c'est que s'il fallait qu'un honnête homme prit la peine de répondre à tous les polissons qui l'insultent dans la rue, sa vie serait par trop désagréable. Ainsi, que les collaborateurs du *Fantastique* sache, que si je leur fait l'honneur d'une réponse aujourd'hui, c'est une fois pour toujours.

ANT. ST. JEAN, jeune.

Québec, 12 mai, 1858.

#### Variétés.

##### Les Reines d Mai

Peut-être, Rosa, que le chef écossais veut attendre Votre Majesté pour l'accompagner à sa royale demeure, dit à la reine sa sœur Nanette, qui était aussi sa demoiselle d'honneur. Oh ! père va bien rire.

— Ne lui parle pas, Nanette, dit Rosa ; il

pensera que nous avons été folles pour faire attention à ce jeune homme.

Nanette, cependant, ne tint aucun compte de cette injonction ; elles n'étaient pas sitôt assises à table pour dîner, qu'elle raconta l'histoire à son père. Elle dit comment Rosa avait été élue reine de mai ; au désespoir de Rosa, la petite malicieuse ne tarissait pas sur les manœuvres du plaid écossais autour de sa sœur ; et ça dura toute la matinée ! ajouta-t-elle.

— En vérité ! dit le père d'un air très-surpris ; qui était-ce ? que Votre Majesté me pardonne mon indiscrétion, mais pourrais-je savoir si vous l'avez encouragé ?

— Oh ! non, papa, pas du tout, dit Rosa ; une fois seulement j'ai regardé pour voir s'il était là : comme il ne parlait pas, nous avons quitté la promenade pour aller chez Vinton.

— Oui ; mais croiriez-vous, papa, dit Nanette, qu'il nous a suivi jusque-là, et qu'il a regardé à la porte ? Il se cachait si bien la figure avec son plaid qu'il nous a été impossible de voir ses yeux ; il avait aussi abaissé son bonnet sur son front. Nous en avons conclu qu'il avait été pris de découragement en voyant l'énorme bol de crème servi à Rosa, et qu'il n'avait pu attendre qu'elle eût fini.

— Voilà une bien mystérieuse histoire ! qui pourrait-ce bien être ? connaissez-vous quelqu'un qui lui ressemble ? Cherchez...

— Oui, papa, il était juste de votre taille.

— Vraiment ?

— Oui, et il marchait comme vous ; avec des cheveux flottants sur le cou, j'ai fait cette remarque.

— Vous l'avez donc bien remarqué, ma petite reine de mai ?

— Sans doute, papa, je ne pouvais pas faire autrement, il avait l'air si original.

— Père, dit Nanette, et son malin sourire interrogeait son père, qui depuis un moment ne pouvait garder son sérieux ; vous faites l'ignorant, mais je suis bien sûre que vous en savez plus long que nous là-dessus. Regarde donc, Rosa, regarde le nez de papa, et mère qui rit aussi.

— Moi ?..... et comment voulez-vous que...

— Bon, bon, je sais bien. Et maintenant, je crois, moi, que ce mystérieux inconnu n'était autre que vous, papa, avec un plaid et un bonnet écossais. Y suis-je ? Tenez, dit Nanette, en battant des mains, vous riez, vous voyez bien que j'ai deviné.

— Oui, vous avez raison, Nanette, dit son père.

— Oh ! Rosa, penses-tu, c'était papa ! que

diront ces demoiselles

Rosa essaya de rire, mais elle avait plutôt envie de pleurer, et les larmes lui vinrent aux yeux. Elle était toute honteuse ; elle aurait bien voulu ne pas avoir montré tant de vanité devant son père. Il comprit tout de suite ce qu'elle ressentait.

— Ma chère fille, dit-il en l'attirant vers lui et en penchant sa tête sur celle de Rosa, l'admiration de votre père ne vous serait-elle pas aussi agréable que celle de toute autre personne ?

— Oh ! oui, papa, dit Rosa ; mais j'ai si grand-peur d'avoir fait la sotté.

— Et si vous l'avez été, en effet, mon fant, qui donc serait plus disposé que votre père à vous excuser ?

Rosa cacha sa tête dans le sein de son père.

— Je voulais partager vos plaisirs, mon enfant, et j'étais content de vous regarder, vous et Nanette, sans être reconnu. Que vous dirai-je ? j'étais heureux de vous voir remplir si dignement votre rôle de reine, et aussi de vous voir veiller au bien-être de vos jolies compagnes avec tant d'attention. Il écarta doucement les boucles de ses cheveux et baisa son beau front, "ma petite Nanny que voilà a donné aussi beaucoup de satisfaction à son père par son généreux dévouement à la reine."

Ses deux enfants le regardèrent en souriant et lui rendirent ses caresses avec affection, puis appuyant leurs belles joues roses contre les siennes, elles se sentirent heureuses et confiantes dans leur amour.

Lui, dans le fond de son cœur, désirait qu'elles eussent toujours confiance en lui, afin qu'il pût toujours écarter d'elles les dangers. L'affection d'un tel père pour ses filles a quelque chose de tendre et de fort qui console et réjouit l'âme.

Mais laissons notre reine de mai et son aimable demoiselle d'honneur au plaisir qu'elles éprouvent. Le soleil de mai brille autre part que sur la promenade de Boston ; allons jusqu'à un petit village voisin.

Là aussi des jeunes filles étaient le printemps. De bonne heure elles avaient quitté la maison paternelle et couraient maintenant à travers la fougère humide des bois, secourant les feuilles couvertes de rosée, grimpaient sur les rochers escarpés, sautant, folâtrant dans les prairies sur les bords de mille ruisseaux babillards, pour arriver à un bosquet éloigné où elles voulaient célébrer leur fête. Elles l'atteignirent enfin, les pieds mouillés, les vêtements en désordre ; mais le bosquet était si froid et si humide, qu'elles furent très-

satisfaites de trouver en plein champ une roche plate au grand soleil. On prit aussitôt possession de l'endroit, et, après avoir déposé les paniers, on se mit à cueillir des fleurs sauvages pour faire une couronne à la reine. On ne trouva que des violettes, des marguerites et des bluets, quelques coquelicots; c'était, malgré tout, une bien jolie guirlande. Restait alors à nommer la reine. L'élection choisit une d'entre elles qui avait environ quinze ans comme Rosa; elle était grande aussi et délicate. Son visage, avec ses traits réguliers et son teint si pur, avait une certaine expression de tristesse indicible qui en assombrissait la beauté; on devinait que, toute jeune qu'elle était, elle avait déjà connu la douleur. Elle s'appelait Suzanne Price.

(A continuer.)

### Causeries.

Un jour, un homme un peu blagueur, va trouver la femme d'un marchand, lui qui, était absent pour affaires. Cet homme demanda à cette femme si elle avait du sel à vendre. Sur réponse affirmative, il fut conduit auprès d'un tas de sel.—Chère dame, dit notre blagueur, est-ce que vous ne vous êtes pas encore aperçu que les vers étaient dans votre sel? Ils sont en-dessous, et si vous ne vous en défaites promptement, il est certain que vous allez le perdre complètement.—Est-ce possible! répondit notre femme toute éplorée: Qué va dire mon mari!... Monsieur, je vous prie d'avertir ceux qui veulent en acheter, que je le leur donnerai à moitié prix. Et notre farceur fut du sel à grand marché.

Un jour, une servante entre précipitamment dans la maison de son maître. Elle avait vu une chose extraordinaire. Vous avez un coq, dit-elle, qui m'a fait tellement fâcher que s'il s'était trouvé près de moi tout à l'heure, il aurait perdu son nom. Si je vous disais que cet animal fait mourir vos poules; il en laisse une, reprend l'autre, lui picôche la tête, je crois qu'il est enragé, car cela n'est pas naturel. En même temps elle va regarder à la fenêtre et voit notre coq qui se traîne les ailes. C'est bon, dit-elle, l'animal du diable, il a voulu sauter dessus, et il s'est fait mal aux ailes.

Je vous laisse à penser si notre bigotte passa mal son temps. Mais, dit-elle, je ne savais que les coqs chapperonnaient les poules moi!

J\*\*\*F\*\*\* est un homme si humble qu'il n'ose presque jamais exposer ses besoins au Seigneur; si parfois, en dépit de

toute humilité, il se prosterne un instant auprès de sa couchette, il craint de dire plus que ces paroles, accompagnés de deux petits signes de croix :

Seigneur, vous connaissez le gas,  
Faites-en ce qu'il vous plaira!!!

Le célèbre musicien Mozart, de retour à Saltzbourg d'un voyage qu'il avait fait en France et en Angleterre, reçut un jour la visite d'un homme à grandes prétentions, qui resta longtemps embarrassé, pour savoir comment il lui ferait son compliment, si ce serait en style recherché ou en style familier. (En allemand, l'un est caractérisé par la seconde personne, l'autre par la troisième.) Pour adopter un juste milieu, notre gentilhomme choisit la première; "Nous avons, dit-il, parcouru la France et l'Angleterre, nous avons beaucoup joué à la cour des Rois et nous nous sommes acquis beaucoup de gloire." Cependant, dit le jeune musicien, jaloux de son honneur, je ne me souviens pas de vous avoir vu ailleurs qu'à Saltzbourg."

"Berthe, apporte-moi donc du sel?"  
"Avec plaisir, votre révérence."

Et Berthe apparaît avec quelque chose dans sa main.

"Ne m'apporte jamais rien dans ta main, dit le maître. Tu aurais dû l'apporter dans une assiette."

Le repas terminé, la clochette se fait entendre de nouveau et la fidèle servante d'accourir.

"Apporte-moi mes souliers."

Berthe part de suite et revient, apportant dans sa main une assiette dans laquelle étaient les souliers du curé.

Voici comment Guillaume Maginn raconte l'origine de la langue galloise. Pendant qu'ils bâtissaient la tour de Babel, les travailleurs parlaient tous la même langue. Juste au moment où arriva la "confusion," un maçon, truelle en main, demanda une brique. Celui qui le servait fut si longtemps à la lui apporter, qu'il prit soudainement envie au maçon de faire un tour; pour cela, il mit du mortier sur sa truelle, et la lança dans la bouche de son assistant au moment où il l'aurait pour balbutier une excuse.

L'air, s'introduisant aussitôt à travers cette espèce de cataplasme, causa un brouillement, qui, joint à l'harmonie des mots à moitié prononcés, devint ce langage que l'on a appelé depuis la langue galloise.

"Quelle sorte de chose est l'opulence? demandait un parvenu à un philosophe." C'est une chose bien désagréable, répond le philosophe, car souvent elle fait prévaloir un coquin sur un homme de bien."

### Annonces.

#### MAISON DE BAINS.

AVIS.

LES Soussignés remercient le public de l'encouragement qu'ils ont reçu au début de leur établissement, et informent en même temps leurs abonnés que ceux d'entre eux qui désirant discontinuer leur abonnement, et qui n'ont pas envoyé leur démission par écrit avant le premier de mai, sont censés être abonnés pour une autre année, et que la moitié du prix de ce second abonnement devra être payé le ou avant le 15 mai.

GOSSELIN & LARUE.

Québec, 12 Mai, 1858.

SOUS PRESSE, ET PARAÎTRA SOUS PEU,

LE

#### FAMEUX PROCES

DE

#### CHAMBERS ET SES COMPLICES.

(Publié à la réquisition d'un grand nombre de souscripteurs.)

Comme il n'en sera imprimé qu'un nombre limité, les personnes qui désirent s'en procurer quelques exemplaires, pourront le faire en s'adressant chez M. HARDY, Libraire, rue La Fabrique, et en face de l'Eglise de la Basse-ville, et à l'Imprimerie de P. LAMOUREUX, rue La Montagne, Basse-ville, où il y a des Listes de Souscriptions déposées. Prix de chaque exemplaire, QUINZE SOUS.

### EN VENTE

#### L'IMPRIMERIE DE P. LAMOUREUX,

COTE LAMONTAGNE, BASSE VILLE,

QUEBEC.

UNE Charte des nouveaux Termes des Cours de la loi du Bas-Canada, avec une liste des Juges et leurs Districts, et les Bureaux de Registres suivant les nouveaux Districts, avec les noms de tous ses Officiers.—Prix Is. 3d.

LE CANADA DIRECTORY pour 1857 et 1858, Prix \$5.

UN INDEX ANALYTIQUE à l'Acte 20 Victoria Ch. XLIV, amendant les Actes de Judicature du Bas-Canada, par Alex. Morrin, Avocat.—2s. 6d.

AUSSÍ,

BLANCS DE COUR DE TOUTES SORTES.

#### CONDITIONS DE CE JOURNAL.

Le Gascon paraîtra une fois la semaine, tous les Mercredis autant que possible. Le prix par numéro sera de Quatre Sous, ou pourra s'abonner aussi à l'année moyennant 74 shillings payables d'avance. A raison de quinze sous on pourra s'abonner pour un mois seulement.

On ne recevra aucun abonnement sans que le versement de l'argent soit effectué d'avance.

Les abonnés de la campagne pourront se procurer journal en s'adressant par écrit ou autrement, à l'imprimerie, en payant l'abonnement d'avance, soit pour un mois ou pour un an.

#### TARIF DES ANNONCES.

1<sup>re</sup> insertion, par ligne..... 5d  
Chaque insertion subséquente, par ligne..... 1d  
Toutes les correspondances ou autres écrits devront être adressés à M. Lamoureux et francs de port.

Tous les correspondants devront donner leurs noms aux rédacteurs.